

Une forêt méditerranéenne pour notre temps

Nous avons choisi de publier, en même temps, avec l'autorisation des auteurs et des revues, d'une part un article du Professeur Orazio Ciancio, Professeur à la faculté des sciences forestières de Florence, membre de l'Académie italienne des sciences forestières et responsable de la revue *l'Italia forestale e montana*, et d'autre part, un article de Christian Barthod, Ingénieur du génie rural des eaux et forêts du Ministère de l'agriculture et de la pêche à Paris.

Le premier article est une traduction "libre" - que nous devons à la sagace opiniâtreté de notre président Guy Benoit de Coignac - d'un texte déjà paru dans *l'Italia forestale e montana* (1992, n°6) enrichi d'un article que Orazio Ciancio et Susanna Nocentini nous ont proposé depuis. Le second est la reproduction d'un article publié dans la revue *Aménagement et nature* en automne 1994.

Lisez-les. Tous deux se complètent assez parfaitement, et par un heureux concours de circonstances, viennent à propos au moment où nous commençons la préparation de nos rencontres "Foresterranée 96".

Au cours des dix sept années d'activités de notre association, après la publication de 42 numéros de notre revue, huit tournées, cinq éditions de "Foresterranée", quatre ou cinq séminaires, colloques ou journées d'études, nous avons abordé plusieurs dizaines de "grandes" questions allant des techniques forestières jusqu'à des considérations sur l'histoire, la communication ou le tourisme en forêt méditerranéenne.

Et nous en avons dégagé la conviction, non seulement que **tout est discutable et que tous peuvent discuter** - on l'a bien vu récemment à l'occasion de notre colloque sur le thème "Forêt méditerranéenne et faune sauvage" - mais surtout que **tout doit être soumis à débat sous peine de ne revêtir qu'un intérêt fort limité pour la collectivité.**

Nous avons également acquis la certitude que **chacun a une opinion digne d'intérêt** pour peu qu'il accepte de la soumettre à l'avis des autres : c'était un des manifestes de notre association, c'est quasiment dans nos statuts, c'est maintenant gravé dans un bois dur.

C'est pourquoi, nous allons vous proposer de préparer une sixième édition de "Foresterranée" dès la fin de l'été 1995, qui aura pour principal objectif de confronter les différents points de vue et les démarches qui s'appliquent, et qui pourtant ne s'expriment pas toujours très clairement, sur les forêts et les espaces naturels méditerranéens.

Ces deux articles viennent donc à point nommé d'une part pour donner deux éclairages qui nous paraissent des plus intéressants avant même de commencer nos travaux et d'autre part pour suggérer à d'autres de nous adresser leur point de vue ; en particulier, il serait fort utile de recueillir les idées de personnes n'appartenant pas à ce qu'il est convenu d'appeler le monde forestier : **des naturalistes, des paysagistes, des urbanistes, des élus, etc...**



LA FORET ITALIENNE

Question actuelle et perspectives

Par Orazio CIANCIO*

1. - Evitons de tuer la poule aux œufs d'or

La "question forestière italienne" a fait l'objet de débats interminables et de diverses propositions de solutions, qui eurent cependant des résultats pour le moins inadéquats si l'on s'en réfère à l'opinion publique. Les raisons en sont multiples. Notamment celle-ci : la solution ne doit pas concerner exclusivement les aspects techniques. Elle doit participer, au contraire, au proces-

sus d'élaboration de la culture. Seule la diffusion, dans le grand public, de ce qui se définit comme "*valore bosco*" (2) permet de proposer une réponse satisfaisante.

Il s'agit donc d'une approche inhabituelle de la problématique, d'une recherche hétérodoxe qui met en évidence quelques unes des nombreuses contradictions qui subsistent dans le monde forestier, et qui surpassent les bastilles (voire les colonnes d'Hercule) érigées par la communauté scientifique. C'est un risque à prendre, avec toutes sortes de conséquences possibles, mais cela reste un risque calculé. Espérons que cette tentative contribuera à esquisser quelques unes des perspectives envisageables.

Comme il ne s'agit que d'une version des faits, on ne peut, dès lors, éluder les illogismes et paradoxes éventuels qui en découlent. Ce sont eux qui mettront en évidence la réalité. Et puisque la *question forestière* intéresse vraiment tout le monde et pas seulement les forestiers, il paraît indispensable de se mettre dans cette dernière logique. Après tout, il n'est peut-être pas si paradoxal de penser que la solution d'un tel problème peut être correcte à un moment donné et ne plus l'être à un autre.

Par exemple : en Chine, pendant la "révolution culturelle", fut mis en œuvre un grand plan de déboisement qui prévoyait l'abattage des arbres considérés comme "*inutiles*" (c'est-à-

dire ceux des forêts naturelles) et leur substitution par d'autres estimés "*utiles*" (c'est-à-dire les plantations). ACHENG à ce propos remarque qu'il ne saisissait pas bien pourquoi on aurait dû abattre et brûler des forêts en si bon état, uniquement pour substituer des arbres prétendus utiles à d'autres arbres non moins utiles : ça n'avait pas de sens...". Mais cela ne doit pas nous surprendre outre mesure. C'est seulement la preuve tangible que, parfois, au cours de cette période qu'a traversée la Chine, -c'est toujours ACHENG qui parle- "il aurait suffi de décrire de manière réaliste l'absurdité pour rétablir la vérité".

Évidemment, ce qui vient d'être rappelé n'est pas un cas isolé. Même en Europe, dans l'Allemagne voisine, - il n'y a pas si longtemps - pour des raisons tout à fait différentes, les chênes pédonculés, les chênes rouvres et les hêtres furent remplacés par des arbres considérés alors comme plus "*utiles*" : des sapins et des pins. Ce bouleversement a provoqué de graves dommages aux mécanismes délicats et complexes qui régulent l'écosystème forestier et les conséquences s'en ressentent aujourd'hui encore.

Que dire, enfin, de la destruction des forêts tropicales qui, jour après jour, se perpétue avec notre complicité voire notre caution ? "Il s'agit -écrit Piero ANGELA- d'un des ravages écologiques les plus considérable. Et c'est un cas frappant de la façon dont nous détruisons aveuglément notre propre milieu de vie. C'est comme si nous mettions un coffre dans la fournaise pour en extraire le fer avant même de savoir s'il contient quelques trésors de plus grande valeur".

* Professeur d'aménagement forestier à l'Université de Florence-Secrétaire général de l'Académie italienne des sciences forestières Piazza Edison n°11.50133 Florence - talie

(1) Conférence donnée à l'Académie Pétrarque de lettre, arts et sciences d'Arezzo en sa séance du 29-04-92. Il s'agit d'une traduction - adaptation d'un article paru dans le n°6 - XLVII d'*Italia forestale e montana*, intégrant les éléments d'un deuxième article rédigé par l'auteur avec Susanna Nocentini : *La gestion des zones protégées*, disponible à la rédaction.

(2) L'auteur emploie en italien cette expression que nous n'avons pas su traduire. Ni "valeur forestière", ni "concept forest" (terme qu'il propose dans le résumé en anglais), ni "valeur patrimoniale", ni "patrimoine forestier", ne conviennent totalement. En fait cette idée recouvre un "nouveau" concept forestier qui intègre à la fois les idées de système, de biodiversité, d'unité du monde vivant et de l'extrême diversité des objectifs, des multiples acteurs. C'est l'article tout entier qui permet de saisir ce qu'est pour Ciancio la "*valore bosco*".

2. - Un sentiment de haine amoureuse

Mais venons-en à nos propres affaires. S'il est permis de s'exprimer avec une figure de rhétorique, on peut dire que face aux arbres et à la forêt, la culture des peuples méditerranéens a été dominée, depuis toujours, par un "oxymoron" (3) : un sentiment paradoxal de haine amoureuse. Il est vrai néanmoins que la haine, surtout pour des raisons de survie, a longtemps nettement prévalu. Et les dégâts graves et irréparables qui en résultèrent sont encore sous nos yeux, avec des conséquences désastreuses en termes socio-économiques (4).

Cependant, il semble que désormais l'amour de la forêt ait repris le dessus de manière décisive, et que la haine ait disparu. Évanouie dans le néant, morte et enterrée. On le perçoit à de nombreux petits faits significatifs. Les maisons d'édition donnent une large place au sujet. La littérature abonde. Les ouvrages qui traitent des arbres s'arrachent, presque autant que les meilleurs *best-sellers*. De plus, l'expression "*amour de la nature*", si galvaudée, n'étonne plus, elle entre dans le langage courant. C'est mieux ainsi. On ne peut pas ne pas s'en réjouir. Pour les forestiers c'est même un grand motif de satisfaction. Et, de toute façon si l'on souhaite un véritable "bond en avant" vers la qualité, c'est une condition pour le moins nécessaire sinon suffisante. Il faut être conscient que les bonnes intentions ne

suffisent plus. Car, on le sait bien, les routes de l'enfer en sont pavées.

Il y a encore peu de temps, dans notre pays, les gens restaient fidèles à leurs coutumes. Aujourd'hui, tous ont découvert les nombreuses fonctions remplies par la forêt. Non seulement celles, déjà connues, de protection des eaux et des sols, et de production de bois, mais aussi celles relatives au paysage, à la détente, à la purification de l'air et surtout, -comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner- celle de connaissance de la nature et des enseignements que celle-ci peut nous offrir. (CIANCIO, 1981)

Finalement, il s'agit d'un tournant radical. D'un changement tout à fait indéniable. Avec l'augmentation des revenus et la hausse du niveau de vie, est apparu l'estime pour la forêt. Mais on a vu aussi se multiplier, de façon vertigineuse, les demandes de services, ainsi que, évidemment, de nouvelles inquiétudes au sujet des risques que courent les forêts et des dégâts auxquels elles sont soumises (5).

Il s'agit donc d'un bouleversement très important mais passablement discordant. Et la confusion est encore aggravée si l'on y ajoute la persistance des anciens modes de pensée, incom-

(5) Depuis quelques temps, les informations concernant les graves périls qui pèsent sur la forêt sont très fréquentes dans les médias, et l'on est de plus en plus conscients des lourds fléaux qui menacent sa conservation. On commence à se rendre compte que la forêt peut progressivement dépérir jusqu'à disparaître définitivement, ce qui inspire à beaucoup un désarroi profond parce que la forêt, notre forêt, même si elle est pauvre et en état de dégradation, est tout de même la forêt qui a servi de décor à notre histoire et à notre culture méditerranéennes. Elle en représente le cadre, notre cadre, justement. Et pour autant que l'on puisse laisser libre cours à notre imagination, il paraît impossible d'envisager notre existence dans un cadre différent de celui-là.

patibles avec une *utilisation* rationnelle et moderne des ressources naturelles. De cet état de fait naît l'obligation d'une autorégulation volontaire. Mais, comme l'affirme Mauro CERRUTI "cette obligation est aussi une aubaine". Il faut arriver à saisir les connotations heuristique et éthique (3) de cette proposition et tenter de les traduire en termes culturels.

3. - Rien n'est plus "culturel" que l'idée de nature

Les actions humaines ont souvent eu des conséquences involontaires, tout à fait opposées parfois aux buts que l'on s'était fixés. Puisque ceci apparaît évident, il doit être facile également de comprendre combien l'utopie de la restauration définitive du milieu naturel était fallacieuse. La technologie polluée. Mais c'est seulement grâce à une autre technologie que l'on "dépollue", plus raffinée, plus perfectionnée, peut-être aussi plus docile, dans l'espoir de ne pas aggraver la situation, de ne pas causer de plus grands dommages. Dans une *suite* d'ajustements et de réajustements, comme il est de coutume dans toute démarche scientifique. En ayant, cependant, toujours présent à l'esprit que rien n'est plus culturel que l'idée de nature.

Pourtant, aujourd'hui comme hier, ou même, aujourd'hui plus qu'hier, on oublie ou on ne se rend pas bien compte que les dommages les plus pervers et les plus dangereux sont dus moins aux erreurs, qu'aux succès de la science. Leurs effets se transforment souvent en véritables *boomerang*. C'est dans ce sens que José ORTEGA y GASSET qualifie de "*nouveaux barbares*" ces apprentis sorciers qui abusent des avantages de la modernité sans se préoccuper des inconvénients qui en résultent. Alors si, comme on est en train de le faire, on reconnaît la

(3) Oxymoron : alliance de deux mots apparemment contradictoires.
Heuristique : de la recherche
Éthique : de la morale (NDLR)

(4) Nous savons tous que l'homme technocratique ou le "Prométhée déchaîné" comme le dirait Hans Jonas, ne peut malgré tout se passer des arbres et de la forêt, pour survivre. Et s'il lui arrive de penser pouvoir impunément s'en désintéresser, eh bien la nature, par ses réponses sans ambiguïté, se charge de le ramener brusquement à la réalité. Elle ne le lui pardonne pas. Les abus se paient cher, très cher même. Des événements très récents le démontrent clairement (Ciancio, 1993a)

barbarie de ce modernisme, il nous faudra bien un jour nous préparer à payer l'addition. Malheureusement ce sera une addition salée, très salée même. Et il n'est pas inutile de le souligner dès maintenant, alors qu'à l'Exposition Universelle de Séville on chantait encore récemment les louanges du progrès des sciences et de la technologie.

Il est nécessaire de reconsidérer nos façons d'user des ressources naturelles et d'en proposer d'autres, plus conformes aux nécessités actuelles ; de répondre aux demandes d'une société qui bouleverse constamment les frontières de l'économie et qui remet en question les valeurs les plus solides. Il faut encourager une réflexion sur l'alternative qui caractérise la culture contemporaine : d'une part, le syndrome prométhéen de la destruction des bornes traditionnelles pour libérer l'homme et d'autre part, la vision néo-fundamentaliste de la prescription de normes pour lui donner quelques repères. Il faut rechercher une "troisième voie" capable de dépasser le dilemme entre le rêve technologique moderne de domination de l'homme sur la nature et le mythe antique de sa soumission à la nature ; ou, au moins, proposer un correctif qui puisse atténuer un tel conflit.

Aujourd'hui, la technologie provoque méfiance et doutes rationnels, même face aux performances scientifiques. La crainte de désastres irréparables fait réémerger la volonté d'arrêter le processus de désacralisation amorcé par celui qui "tout d'abord éclaire les voies du firmament" selon l'expression de Ugo FOSCOLO. Ou bien même, d'arrêter le progrès scientifique et l'on en vient à échafauder des théories sur le principe du non-agir, du non-faire.

Un effort s'impose donc pour tenter de prendre barre sur les termes de la confrontation et de les modifier. La notion de limites apparaît alors comme le moyen le plus significatif, non comme loi arbitraire mais comme règle d'autodiscipline, dans un souci d'action responsable. Ce qui présuppose et implique à la fois auto-restrictions et tolérance, et également : devoir d'informer et droit d'être informés.

4. - Premier paradoxe : pourquoi la sylviculture est-elle mal perçue ?

L'amour des arbres et des forêts se manifeste aussi et surtout dans les comportements. Dans des actions orientées vers la protection, la valorisation, et l'accroissement du patrimoine forestier. Autrement dit dans la sylviculture. Les conditions pour que soit promue une politique cohérente et appropriée visant ces objectifs, existent. La prise de conscience que la forêt est un bien d'intérêt général n'est désormais plus une abstraction mais un état de fait (CIANCIO, 1988). Programmer les interventions en vue d'un tel objectif ne présente pas de problèmes particuliers. Il semblerait, même, que la sylviculture, c'est-à-dire la culture des forêts, corresponde bien aux intérêts vitaux de la collectivité (6).

Et voilà le premier paradoxe. En pratique ça ne se passe pas du tout ainsi. La sylviculture est en crise, on va jusqu'à mettre en doute ses bases théoriques elles-mêmes. La culture des forêts est mise en accusation. Sans même se préoccuper de justifier de

manière adéquate une telle contestation. Il paraîtrait même que la culture des forêts, dans ses applications les plus élémentaires, soit dommageable ou tout au moins inutile. Ce serait justement parce qu'elle fait violence à la nature qu'elle provoque des dégâts, et qu'elle est nuisible à la forêt.

Bref, la sylviculture représenterait un *usage* impropre des ressources forestières, une appropriation illégale, une exploitation injustifiée, l'utilisation illégitime d'une chose qui appartient à tous, un "*res vacua domini*" (7). Et, donc, même les opérations culturales les plus douces, les interventions les plus appropriées et les plus idoines seraient presque une injure à l'intelligence et à la vie civilisée, parce qu'elles heurtent la sensibilité des nombreux -des très nombreux même- néophytes des forêts et de la nature.

Mais la plupart des gens qui réellement apprécient les forêts ne sont pas d'accord. Ils persistent à penser que la

(6) Le fait que l'on donne à la forêt un statut de bien d'intérêt général, (Ciancio, 1988), pour les services qu'elle rend à la collectivité n'est pas une raison suffisante pour échafauder des théories sur son abandon ou sa non utilisation. S'il est souhaitable et même nécessaire de donner la priorité au long terme plutôt qu'au court terme, il est vrai aussi que l'hostilité à la gestion de la forêt n'est pas un argument suffisant pour prôner cette non utilisation. En effet celle-ci est impensable au plan législatif, incompréhensible au plan administratif et inacceptable au plan technique. D'autre part, il semble bien qu'à l'heure actuelle, l'on ne puisse pas étayer une telle théorie par des arguments scientifiques cohérents et réalistes.

Mais il n'est pas inutile d'attirer l'attention et de faire quelques remarques sur une affirmation révélatrice de Franco Pedrotti (1982) : "... les protectionnistes nous ont appris que l'homme ne devrait prélever que la

partie des ressources naturelles qui correspond au rendement du patrimoine (ou capital) "naturel". Eh bien, cette affirmation constitue depuis toujours le noyau de la doctrine forestière, dont le fondement consiste justement à se limiter à ne prélever au maximum que la partie qui correspond à l'accroissement de la ressource en bois, c'est-à-dire au rendement naturel, ou même à l'intérêt produit par le capital. Il s'agit cependant, là encore, d'une condition nécessaire mais non suffisante.

En effet, si la gestion habituelle de la forêt prévoit une utilisation discrète et parcimonieuse de cette ressource, l'on pourrait soutenir que la sylviculture et la gestion forestière, organisées selon les critères traditionnels, répondent déjà aux attentes de la société, et qu'elles permettent certainement de conserver la forêt.

(7) *Res vacua domini* : bien sans maître (NDLR)

culture des forêts est nécessaire et même indispensable pour la conservation et l'amélioration des équilibres existants. Ils prétendent même que l'abandon - le *non usage* - résulte d'un comportement négatif, basé sur une culture rétrograde qui évidemment, inévitablement, voire de manière inconsciente, mène d'abord à la dégradation, puis à la destruction de la forêt elle-même.

Cependant tout cela n'est pas toujours bien compris. Ce qui veut souvent dire que cela n'est pas toujours bien expliqué. Les idées, on le sait, circulent grâce aux jambes des hommes et pour qu'elles touchent ceux-ci il faut qu'elles soient convaincantes. C'est-à-dire qu'elles soient étayées par une logique rigoureuse et exposées selon une forme appropriée. Il faut bien avouer que les forestiers ont toujours été plus habitués à réaliser qu'à expliquer. Ils sont attentifs, comment dire, à écouter pousser les arbres, à sentir la forêt, à la protéger de la dent de businessmen toujours plus voraces, à la préserver des violences de l'incendie, à la sauvegarder des outrages du pâturage, à la mettre à l'abri des affronts de la pollution. En somme à la défendre contre les agressions et les traîtrises variées auxquelles elle est constamment soumise.

Mais les forestiers ne se sont jamais beaucoup préoccupés, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, de démontrer, à toute occasion, la persévérance et l'efficacité de leur œuvre. Ils n'ont pas su expliquer, ou tout au moins ne l'ont pas fait de manière appropriée, que la forêt nécessite des soins continus et donc la présence assidue et même affectueuse de l'homme, dans un rapport de fidélité réciproque. Bien entendu, il s'agit de la *forêt cultivée*, de la forêt actuelle, et non de la forêt vierge (8). C'est précisément de cette

forêt *cultivée* (voire domestiquée, apprivoisée même !) donc *non naturelle* que parle Giacomo LEOPARDI : "Actuellement, parmi ces mille choses

que nous appelons naturelles, la plupart ne le sont pas ou sont même franchement artificielles" (9)

5. - Second paradoxe : pourtant la demande d'information et de formation n'a jamais été aussi forte

Mais voici le second paradoxe. Alors que les *mass-média* s'acharment à dégager un consensus sur le *non usage* des forêts, beaucoup de jeunes découvrent intuitivement l'importance de la "*question forestière italienne*". Le nombre d'étudiants de l'unique Cours de Doctorat en Sciences Forestières, faiblement fréquenté jusqu'à présent, se met tout à coup à augmenter avec continuité et de façon durable. Tout en suscitant l'étonnement et la curiosité de beaucoup et malgré, il faut bien le dire, l'hostilité d'une grande partie de la composante académique et de la recherche, l'on a pu voir, en quelques années, la création et le développement d'au moins sept autres cours de doctorat dans cette discipline.

Il faut se demander quel curieux dessein est à l'origine d'une telle hostilité. Nostalgie pour un passé glorieux ? Inquiétude devant le partage du pouvoir ? Peur du changement ? Strabisme politique ? Peut-être un peu tout cela. Mais aussi une certaine confusion entre l'objectif de production de la science et celui de formation de la culture. Certainement, un cocktail explosif où se reproduisent à un rythme vertigineux les germes d'une faillite annoncée.

Mais, pour impardonnable qu'elle paraisse, une telle machination mérite les circonstances atténuantes. La pre-

mière : les revenus de la sylviculture ont atteint le point le plus bas au cours de ces dernières années. La deuxième : le commun des mortels est de moins en moins disposé à accorder un chèque en blanc au forestier, alors qu'il le faisait autrefois. Il demande à voir. Il veut vérifier si l'on respecte ou non l'intérêt général comme on le prétend. La troisième est la plus significative : les forestiers sont soucieux de remédier à leurs déséquilibres internes. Ils courbent l'échine pour tenter de combler de profonds contrastes. Ils sont très préoccupés, comme l'affirment des sources autorisées, par la recherche d'une nouvelle identité.

Nouvelle identité, donc. Mais laquelle? Il vient à l'esprit ce que disait Léo LONGANESI : "Dans ce pays il faut être extrémiste : par prudence". Est-il vraiment suffisant, pour savoir œuvrer en faveur de la forêt, d'en être un spécialiste et de connaître les lois qui en règlent la dynamique évolutive ? Ne faut-il pas présenter d'autres titres pour mieux qualifier et identifier le professionnalisme forestier ?

La chose est grave en soi, et pas seulement par ses conséquences éventuelles. Cela signifierait de surcroît que l'on entre dans un cercle vicieux. En somme, une alternative incompréhensible. En revanche elle permet de surmonter l'auto-satisfaction paralysante et gangrénante qui découle de la promulgation en règle absolue de sa propre opinion. Elle permet aussi le renoncement à un certain "prosélytisme" et la recherche incessante de coopérations au nom de la qualité de la vie. Il n'y a pas de doute : le chemin est difficile, mais ce n'est pas une impasse.

(8) Les forêts vierges : sous les climats tempérés [elles] sont désormais limitées à de rares secteurs, ainsi que l'observe Hans Leibungdudt (1960). Dans certaines régions, elles sont même tout à fait absentes. Et celles qui subsistent encore ne peuvent nous servir que de modèles pour l'étude scientifique de leur évolution ou comme moyen de mieux appréhender les phénomènes biologiques (Ciancio 1981)

(9) "Les champs labourés, les arbres et les autres plantes cultivées en ligne, les fleuves serrés entre leurs berges et canalisés suivant un tracé bien établi, et bien d'autres aménagements semblables ne sont plus dans l'état et n'ont même plus l'apparence de ce qu'ils seraient naturellement" (Giacomo Leopardi).

6. - La forêt : élément du territoire

A vrai dire, ce récent bouleversement culturel a surpris tout le monde, comme la rupture soudaine d'une digue. On avait sous-évalué les symptômes annonçant l'émergence d'une nouvelle conception de la forêt. On n'a pas prêté suffisamment attention à la demande qui montait avec une force de plus en plus grande d'une société en évolution continue et rapide. Et personne n'aurait pu imaginer la dislocation de ce point névralgique qu'était le bastion des professionnels.

Après cet examen critique, tout apparaît aujourd'hui sous un jour nouveau. Avec la prise de conscience de ce qui, auparavant, a été défini par le terme de "**valore bosco**", ont émergé tout à coup toutes les conditions qui auraient conduit, en peu de temps, au désaveu complet, à l'effondrement de l'activité forestière. Ou plus précisément, de cette partie de l'activité liée à l'usage "normal", traditionnel de la forêt (10). Cependant, peu, bien peu même, ont accepté de le reconnaître.

(10) Le concept de "forêt normale" : la recherche de cet objectif mythique a toujours caractérisé la culture forestière. Mais, aujourd'hui, ce concept est remis en question. Si l'on veut vraiment faire progresser les sciences forestières, il est nécessaire - et cela est d'ailleurs en train d'advenir - de soumettre à une analyse critique le postulat fondamental de ce concept et d'en dénoncer les limites. D'autre part, le corpus de connaissances, d'expériences et de réflexions sur lequel se fonde la gestion de la forêt n'est pas immuable : il progresse grâce à la recherche et à l'expérimentation, mais aussi, et surtout en fonction de l'évolution de la société, et, par conséquent, des idéologies et de la culture.

La "normalité" de la forêt n'est donc pas non plus une constante, elle évolue dans le temps et dans l'espace et le concept de "forêt normale" est tout aussi instable. D'où la nécessité de réviser en profondeur cette conception de la forêt et, par conséquent, la gestion forestière elle-même.

Pour preuve : la voie que l'on continue encore aujourd'hui de suivre, comme si de rien n'était ou presque. Malgré l'importance des signes avant-coureurs d'une situation nouvelle, on persiste à considérer la forêt comme un tout, et non comme élément d'un tout, ce qu'elle est en réalité. Élément important et significatif sans doute, mais rien qu'élément. Et l'on ne se rend pas vraiment compte que, si l'on souhaite un renouveau, la forêt doit être vue et étudiée dans un contexte plus vaste : le territoire. Ce n'est pas sans raison que l'on en arrive à cette crise conjoncturelle et qu'une attention plus ou moins fluctuante ou distraite à la "question forestière italienne" se met à surgir de toute part.

Tout ceci, on le sait, n'est pas partagé, loin s'en faut, par tous les forestiers. Ce sera l'objet de nombreuses critiques. Ces choses, même si on les sent, ne se disent pas ou plutôt ne se disent qu'entre gens avertis. Eh bien ! le moment est venu de les proclamer haut et fort. De façon à ce qu'elles ne puissent pas sombrer, (pardonnez-moi un deuxième oxymoron) dans un **silence assourdissant**. Comme, justement, cela arrive souvent lorsque l'on ne parle qu'entre gens avertis.

Au-delà d'une déclaration d'ordre général, il est aujourd'hui impératif, non seulement, d'expliquer ce qui se passe, mais aussi, avec un grand réalisme, de l'accepter et si possible de l'assimiler. Les forestiers, en revanche, évoluent encore avec une grande prudence, cherchant à faire le moins de bruit possible. Ils choisissent, comme on dit aujourd'hui, une politique de profil bas. Préoccupés qu'ils sont de défendre leur rôle, ils évitent de se faire remarquer.

Grave erreur. Et par certains côtés inexplicable. Mais ce qui est encore plus grave, parce que coupable, c'est que les représentants les plus influents de la culture, celle avec un grand C, ne se soient pas préoccupés du problème plus tôt, n'aient pas apporté leur parti-

icipation à la résolution des questions de fond. Et, quand on les y a invités, il nous a semblé entrevoir chez eux un certain agacement, une expression embarrassée, comme si la question était extravagante ou presque.

Cependant tout est changé. L'évolution dans la façon de concevoir la forêt a créé un grand bouleversement. Elle a creusé un fossé avec le passé. Et en conséquence le légendaire esprit de corps des forestiers s'est lézardé. Pire, il a volé en éclat. Eh bien ! Pour guérir ou tout au moins pour oublier ces dissensions internes, il y a un remède vieux comme le monde : il consiste à accuser un adversaire extérieur. Et c'est encore mieux si celui-ci est bien identifié.

Il existe un adversaire que les forestiers, certes, ne reconnaissent pas très bien parmi les naturalistes et les écologistes, dont les mérites leur sont malgré tout bien connus ; mais qu'en revanche ils rencontrent du côté opposé de la tranchée, où se présentent les visages de composition des groupes de notables et des puissants "*lobbies de l'ecobusiness*". Cependant, au lieu d'ouvrir les hostilités, et même sur un ton particulièrement vif, inexplicablement, s'est élevé un mur d'incommunicabilité. Qui sait, peut-être n'est-il plus possible de polémiquer. La polémique présuppose en effet un idéal et une foi dans cet idéal. Il faut souhaiter que la foi n'ait pas encore été nivelée par l'adhésion.

7. - Un nouvel antagonisme se manifeste

Chaque période de transition, comme l'époque actuelle, est accompagnée d'une profonde inquiétude. En témoignent le déclin des valeurs traditionnelles et l'apparition de forces nouvelles, agressives, parfois mêmes arrogantes. Ainsi les vieux protagonistes, épuisés et rendus paresseux par le travail de routine et par l'absence de perspectives, se mettent en garde.

Mais cela n'est pas complètement négatif : c'est une preuve de vitalité et de réaction contre l'immobilisme. Alors fatalement, les attitudes changent, et même, l'un des systèmes d'organisation les plus importants, le langage, évolue lui aussi.

Un nouvel antagonisme se manifeste, il n'est pas difficile de s'en apercevoir. Il faut en prendre froidement son parti. Mais cela n'empêche que cette constatation devrait constituer un motif sérieux de réflexion. Il n'est pas suffisant d'affirmer, comme on le fait habituellement, que ce n'est qu'un feu de paille, une poussée de fièvre qui tôt ou tard s'estompera. C'est vrai en partie. Mais en partie seulement. Parce que la nouveauté c'est que cet antagonisme ne s'embrase pas, il s'installe. Il ne se hâte pas il s'enracine. Il étend peu à peu son influence avec ténacité et obstination.

Toutefois, celui qui cherche la clarté observera que ce nouvel antagonisme qui devrait se substituer à l'ancien - pour ainsi dire tout naturellement - reste encore dans les limbes des aspirations vagues. Parier sur cette transformation reste un acte de foi, plutôt qu'un calcul rationnel. Certes, il existe un fourmillement de vellétés, un bouillonnement d'ambitions dont il faut néanmoins tenir compte. Mais ce qui n'existe pas du tout, par contre, c'est la "*nouvelle profession*" qui devrait succéder aux forestiers. Certains beaux parleurs prétendent qu'elle est prête, alors qu'il ne s'agit que de fanfaronnades à la fois dans les délais et dans les faits.

En vérité, nous nageons en plein chaos. En ce sens que les situations chaotiques, confuses et obscures suscitent des réponses de caractère contradictoire. Pour éclairer notre lanterne, illustrons ceci par quelques exemples : dans la fièvre de l'enthousiasme, la tentation de s'improviser experts forestiers devient irrésistible pour beaucoup. Cela fait penser à l'aphorisme d'Oscar WILDE : "Le mal suprême, c'est la futilité". Mais un instant de réflexion suffit pour que les ardeurs de la passion s'éteignent à la fontaine de la raison. En fait cela n'a pas de sens profond : cela revient simplement à rappeler comme le conseille une vieille maxime : "chacun son métier, les vaches seront bien gardées".

Et encore. Certains affirment qu'entre les naturalistes et les forestiers il n'y a pas de différences ou qu'au contraire, celles-ci existent et sont bien marquées. Les naturalistes étudient, analysent et classent. Les forestiers diagnostiquent, soignent et agissent. Ceux-ci se caractérisent par leur appartenance au monde de la pra-

tique et du concret (CIANCIO, 1991). En fait les différences sont analogues à celles qui existent entre les biologistes et les médecins. Et, comme toujours en pareil cas, l'intérêt commun exige la collaboration des uns et des autres dans le respect, bien entendu, des rôles de chacun.

8. - Troisième paradoxe : comment accompagner l'énorme dynamisme des associations et mouvements divers ?

Dans la société existent des mécanismes, des dynamismes devant lesquels les sermons, ou pire encore les jérémiades sont impuissants. Il n'est pas question ici d'affirmer que l'équation homme-forêt est devenue, ou soit sur le point de devenir, insoluble. Mais seulement, que tôt ou tard, tout risque de devenir plus difficile et plus complexe. L'*optimum* c'est clair, serait d'accompagner l'énorme dynamisme de la nouveauté - exprimé par les associations, les groupes et les mouvements divers - à l'intérieur de structures dans lesquelles les forestiers auraient la dignité et le poids qui leur revient par leurs compétences et leur professionnalisme (11).

Mais là aussi il faut s'en tenir à la réalité. Sans illusions. La nouveauté implique un renversement de perspective, suppose une exploration des potentialités, postule une reformula-

tion de la question. Et peut-être les forestiers devront-ils élargir leurs horizons et redessiner leurs limites opérationnelles. Ce qui inquiète le plus, en revanche, c'est, qu'en eux, on puisse soupçonner parfois un désir de désengagement et d'isolationnisme. On devine une attitude dangereuse : un conformisme étroit qui constitue une couverture commode ou, pire, un alibi, pour ne rien faire. Alors que, cette phase délicate, exigerait, au contraire, un pacte d'union franc et massif, et une présence active et vigilante.

Et pourtant, voilà le troisième paradoxe. Les forestiers veulent apporter leur contribution. Ils prétendent pouvoir jouer un rôle plus important. Ils exigent de participer aux décisions, surtout dans les moments cruciaux. Mais après cela ils ne sont plus disponibles, parce que, à vrai dire, ils sont trop peu présents sur le territoire. Et il vaut mieux passer sous silence la rigueur des arguments avancés pour soutenir de tels *desiderata*. On ne veut pas comprendre que l'actuelle indifférence pour ce secteur est liée à l'idée enracinée chez beaucoup, de considérer la forêt comme *res nullius* (12). Idée qu'il faut combattre, en expliquant consciencieusement et de façon claire, l'importance de la forêt et des

(11) Pour étendre leurs connaissances, les forestiers doivent s'ouvrir au monde extérieur, en cherchant des points de contact avec d'autres domaines professionnels. Il est nécessaire qu'ils sortent de la citadelle où ils se sont enfermés, et qu'ils ne considèrent pas les dieux comme leurs seuls interlocuteurs. Le moment est venu de prendre conscience de l'urgence du dialogue, de comprendre que la confrontation est le seul moyen d'approcher la vérité, la vérité scientifique, naturellement.

(12) *Res nullius* : bien n'appartenant à personne (NDLR)

fonctions remarquables qu'elle remplit. Surtout dans les zones du pays - et elles sont encore nombreuses - où persistent à son égard des comportements destructeurs. Et, qui mieux que le forestier, peut mener à bien pareille tâche?

En revanche, quel que soit le siège des rencontres entre forestiers (académies, congrès, tables-rondes, séminaires), presque toujours, on y entend soit des prédications qui laissent indifférents, soit des récriminations sempiternelles. Celles qui reviennent le plus souvent sont : l'indifférence des décideurs du pays par rapport à ce secteur, l'attribution à d'autres du poids déjà si faible des forestiers dans la société, l'insuffisance ou plus exactement l'absence de forestiers dans les centres chargés de la protection du milieu et parfois même aussi dans ceux chargés de la gestion forestière. Et ainsi de suite... Pour, après cela, blâmer avec véhémence la création de nouveaux pôles culturels, et au même moment désapprouver l'abandon des forêts et l'absence de sylviculture. Toujours le même *refrain*. Comme dans les livres.

Oui, c'est vrai. Les investissements de promotion culturelle ne donnent de résultats qu'à long terme. Mais c'est la seule façon de résoudre ce type de problèmes, car il ne s'agit pas de problèmes insolubles. Mais, à bien y regarder, au delà des formules de rhétoriques pseudo-culturelles avec lesquelles beaucoup d'idées sont soutenues actuellement, la conscience de l'importance et de l'opportunité de prendre soin de la forêt est mieux ressentie que ce que les *mass media* et quelques groupes ou quelques secteurs de la société, facilement repérables, voudraient bien le faire accroire. La démonstration ? En premier lieu, l'effort actuel dans les actions destinées à doter le pays de structures et de moyens pour étendre les connaissances, pour provoquer un tournant culturel. Tournant aussi nécessaire qu'indispensable, dans une société postindustrielle comme la nôtre. En second lieu, la participation des jeunes au débat, leur soif de connaissances sont comme un souffle d'air frais, une stimulation à la prise de responsabilités, une exhortation à l'engagement, mais aussi et surtout une invitation à

élargir notre réflexion, à faire une politique forestière de longue haleine et pleine ambition, une sommation à l'ouverture de discussions autour de la

relation homme-forêt, et un appel à agir en faveur des nouvelles générations. Y a-t-il motif de satisfaction plus exaltant ?

9. - Un défi lancé à la fois sur le plan de la conception, de la technique et du professionnalisme forestiers

C'est indubitable. La crise du secteur forestier doit être repensée dans ses causes, dans ses effets et dans ses solutions éventuelles. Mais une telle remise en question présente des difficultés notables. Elle nécessite au préalable un examen détaché et dégagé de la problématique actuelle. Elle implique la vérification des liens entre science et pratique en sylviculture. Elle comporte, comme l'observe John ZIMAN, l'analyse de l'influence, voire de l'influx, que la culture exerce sur cette fine membrane semi-perméable qui s'interpose entre science et société. Influx qui a des effets dans les deux sens à la fois et, précisément pour cette raison, se présente comme le fer de lance de cette révolution : la science modifie la société et celle-ci à son tour provoque des transformations significatives dans la façon même de concevoir la science (CIANCIO, 1987).

A ce propos, pour analyser la démarche et imaginer les perspectives envisageables, le contexte historique peut venir en aide à la mémoire. Bref, on interroge le passé pour interpréter le présent et construire l'avenir. Mais cela est plus facile à dire qu'à faire. Et les motivations sont diverses. La plus importante consiste à faire le compte de ses propres erreurs. Ce peut être parfois douloureux. Pourtant, si l'on veut vraiment arriver à résoudre ses problèmes il faudra bien faire ses propres comptes. On doit remonter à la source, préciser les corrections à apporter, contrôler les nouveaux choix, se représenter les efforts, les difficultés et, pourquoi pas, les misères d'aujourd'hui, dans un avenir meilleur. Sinon, ce n'est qu'une super-

cherie. Et comme toujours, en pareil cas, c'est la forêt qui en fera les frais. Et avec elle, la collectivité.

Le problème est qu'aujourd'hui, placée en face de ces nouvelles exigences, la sylviculture souffre à la fois d'un manque de cohérence et d'ambition. D'un côté la pratique s'éloigne de ses bases théoriques et de l'autre elle n'a plus de buts précis. Ainsi, on a peur, soit de retomber dans l'empirisme, soit, à l'opposé, dans le "technicisme", et on ne réussit pas à promouvoir des projets ambitieux et faciles à comprendre sur lesquels un consensus puisse se cristalliser.

Les projets actuels sont nébuleux, si tant est que l'on puisse considérer comme projets ceux qui sont en cours ou *en chantier*. Le système se retourne contre lui-même et l'accélération de la crise favorise l'occupation sauvage des espaces forestiers. L'addition nous est présentée aujourd'hui, tout d'un coup et en une seule fois. Et, ce qui est pire, juste au moment où l'on se doit de répondre à un défi capital. Défi lancé à la fois sur le plan de la conception, de la technique, et du professionnalisme forestiers.

Inutile de faire l'autruche et de se cacher la réalité. Jamais les raisons de la faible présence des forestiers sur le territoire, de leur non participation à la discussion, ne sont apparues plus profondes. La constatation est d'importance. Ceux qui sont intéressés par la "*question forestière*", ne peuvent ni ne doivent se faire d'illusions. Il est même indispensable de dissiper ces illusions et ces erreurs, si on ne veut

pas, comme on le fait trop souvent, hurler inutilement au clair de lune.

Cependant, reste le fait, par trop évident, que, malgré ses différents revers, le développement du secteur est entre nos mains, à nous tous, forestiers.

10. - Deux circonstances atténuantes : une école de pensée unique, une vision trop simpliste de la forêt

Beaucoup s'interrogeront sur les causes d'un tel état de choses. Pour répondre, il est nécessaire de s'arrêter, même de manière brève, sur deux circonstances qui dans notre pays ont freiné le débat scientifique dans le milieu forestier. La première est liée au fait que, pendant une période qui, elle, n'a pas été brève, nous n'avons eu qu'une seule et unique école. Tous les forestiers qui ont été ou sont encore dans des postes où mûrissent et où sont prises certaines décisions opérationnelles, ont reçu la même formation technique et culturelle. École prestigieuse et digne d'estime, autant qu'on voudra, mais néanmoins école unique. Dans de telles conditions, on le sait, les conceptions divergentes sont jugées anormales voire hérétiques, donc, évidemment, elles ne sont jamais prises en considération. Cependant l'hérésie, dans le domaine scientifique, devrait plutôt être regardée comme un événement positif. Elle signifie simplement que l'on veut outrepasser les limites conventionnelles pour rechercher la nouveauté.

Dés lors, on ne comprend pas très bien les motifs d'un pareil comportement : la discussion ne s'engage pas ou perd son mordant, on interrompt le débat. Alors que, tout le monde le sait, le débat est l'aiguillon, l'impulsion indispensable, l'accélérateur du processus de développement du savoir scientifique. Et on ne peut pas ne pas être d'accord avec Hermann BONDI quand il affirme que "là où il n'y a pas de controverse, il n'y a probablement pas, non plus, de science".

Comment dire : il faut étudier pour comprendre, et comprendre pour agir. On ne peut attendre plus longtemps. A moins que..., à moins précisément qu'il n'existe une volonté délibérée de faire disparaître les forestiers.

La deuxième circonstance est, de façon intrinsèque, liée à la vision de la sylviculture. Discipline de long terme sous-tendue par une idée. L'idée que l'évolution de la forêt se déroule suivant ce qui est prescrit, jusque dans les moindres détails. Ou plutôt, que l'application stricte de quelques règles, d'obligations précises, pourrait, seule, permettre de réaliser les objectifs prédéterminés. En somme, la vision d'une réalité où tout ce qui se passe a été prévu (13).

On n'a pas assez tenu compte ou du moins pas comme il aurait fallu, du fait que la forêt est un **système complexe**. C'est-à-dire, un système qui présente des propriétés non directement réductibles à celles de ses composantes et qui ne dépendent pas seulement de la structure mais aussi de l'histoire de chaque forêt. Car, à chaque événement naturel ou à chaque action humaine, le système réagit en

(13) Si l'on aspire à un véritable progrès scientifique, il faut se libérer des exigences d'une certaine "pureté" méthodologique et d'un formalisme excessif. Il faut s'ouvrir à des théories et à des méthodes nouvelles, pour ne pas assister impuissants à la dérive de la forêt, et, avec elle, à celle de la planète. Comme le dit une maxime de Lao-Tzeu "ceux qui suivent scrupuleusement les rites perdent toute faculté d'adaptation". Voilà un enseignement qui devrait faire réfléchir tout le monde, chercheurs ou pas, car nous vivons à une époque de changements inopinés et d'idées toujours nouvelles (Ciancio 1993b)

établissant un nouvel équilibre : synthèse d'interactions et d'inter-relations, réalité nouvelle inattendue et par conséquent imprévisible. Aussi, le résultat ne correspond-il presque jamais aux prescriptions, aux contraintes imposées, au traitement appliqué (14).

11. - Le chaos a une structure ordonnée : c'est celle de la nature

La culture des forêts dans notre pays se résume, encore aujourd'hui, à une conception largement dominante que l'on appelle la **sylviculture réglée**. Par opposition à celle qui, avec toujours plus de force, est proposée et se généralise, appelée la **sylviculture libre**. La gestion de la forêt, affirme-t-on, a besoin d'ordre, car, malgré les contraintes qui lui sont imposées, elle a été et est encore bien trop libre.

Or c'est bien à cette conception que l'on doit la stagnation actuelle dans les progrès de la science forestière. Une

(14) Si on analyse avec un certain recul et objectivement les relations qui existent entre la théorie et la pratique en sylviculture, on ne manquera pas de remarquer le décalage qui existe entre les modèles culturels arrêtés, décrits et normalisés avec une précision et une rigueur extrême par l'aménagement ou le plan de gestion et la réalité sur le terrain. De surcroît, ce décalage a tendance à augmenter avec le temps. Mais quel que soit l'usage ou l'ensemble d'usage choisi, la gestion ne peut faire abstraction des interventions culturelles de soutien au système. Bref, la forêt actuelle, la forêt cultivée est un système irréversible et extrêmement efficace si on le met en œuvre judicieusement.

telle thèse, soutenue avec force et autorité, s'est révélée pour le moins imprudente, voire imprévoyante, si l'on observe avec un certain recul le déroulement et le résultat de l'événement scientifique qui nous intéresse. Et même pire ! Elle a laissé les forestiers peu préparés à accorder un accueil bienveillant à des changements probables et même prévisibles.

Quels prétextes peut-on avancer pour expliquer l'apparition d'un tel phénomène ? En premier lieu, la conviction qu'il était nécessaire de rechercher un point d'équilibre entre l'empirisme et le "technicisme", ce qui jusqu'à présent, a caractérisé l'évolution de la sylviculture. En deuxième lieu, la préoccupation - qui est encore celle de beaucoup de forestiers, et malheureusement parmi les plus influents - que la susnommée *sylviculture libre* pouvait engendrer une certaine désorganisation dans la forêt et de la forêt. En troisième lieu, la crainte que l'application, certes pas facile, de telles méthodes soient confiées à des forestiers peu expérimentés.

Il s'agit donc de la recherche d'un point d'équilibre. C'est le premier prétexte. Mais dans ce cas là, il ne suffit pas de dire "*in medio stat virtus*" (15) car si l'on se contente de demi-vérité on finit toujours par en trouver une. On devrait plutôt voir grand, en ce sens que pour comprendre combien la recherche d'un tel point d'équilibre peut avoir d'incidence sur la progression de la pensée forestière, il faut prendre en compte, non seulement la pratique, comme cela s'est déjà fait, mais également les aspects théoriques. Sinon le processus se bloque. D'ailleurs, c'est déjà arrivé, et il ne pouvait en être autrement.

Le deuxième prétexte concerne l'équation "sylviculture libre égale désorganisation excessive". Évidemment on n'a pas encore compris qu'une nouvelle culture était en train de s'affirmer, et qu'elle intéressait aussi la science. La méthode scientifique -ou canonique- observe Marcello CINI, impose comme priorité épistémologique la nécessité de ramener systématiquement les catégories de "complexité, désordre, chaos" aux catégories opposées de : "simplicité,

(15) *In medio stat virtus* : au milieu se trouve la vertu (NDLR)

ordre, régularité."

Mais cette priorité est loin d'être acceptée de façon indiscutable. On tend toujours plus à représenter la réalité sous de multiples facettes. Par fragments, ou mieux par fractions. Mais dans ces fractions la vue acquiert de l'acuité et réussit à apercevoir des objets inattendus, et pourtant incroyablement beaux. L'utilisation des "objets fractals", des "fractales", pour décrire des formes caractérisées par la discontinuité et qu'auparavant l'on ne pensait pouvoir représenter que par des lignes continues et régulières, en est l'incontestable démonstration. Et l'on peut donc affirmer avec Benoit B. MANDELBROT que : "Le chaos a une structure ordonnée" et que "ce qui est pathologie pour les mathématiciens constitue, en réalité la loi de la nature".

Quant au troisième prétexte -sur les difficultés de faire appliquer certaines

de ces formes culturelles- nous sommes à la limite de l'in vraisemblable. Cet argument s'avère en effet non seulement inexact, mais aussi profondément injuste. Surtout pour deux raisons d'ordre différent. Premièrement : il est pour le moins singulier qu'une telle observation provienne justement de ceux qui ont pour tâche de former et de préparer les jeunes. S'il en était ainsi, alors il faudrait aussi refuser la possibilité à un jeune architecte de projeter et de réaliser un édifice ou à plus forte raison une ville ; à un jeune médecin d'opérer à cœur ouvert ; à un jeune ingénieur de projeter un synchrotron. Deuxièmement : éliminer les références nécessaires à la formation professionnelle représente un suicide technique et politique, voire éthique et culturel. C'est un acte d'aveuglement impardonnable, une solution de continuité méthodique et incontestable.

12. - Théorie du "naturalisme humaniste" fondée sur les principes de la gestion durable, de la fonctionnalité biologique et de l'usage

Dans le domaine scientifique, les théories sont défendues ou repoussées selon un jeu d'arguments et de contre-arguments élégant, subtil et raffiné. Dans le secteur forestier, l'impact de la transformation a provoqué l'émergence de la théorie du *naturalisme humaniste* fondée sur les principes de la *gestion durable* de la *fonctionnalité biologique* et de l'*utilisation* de la forêt. Théorie que nous avons déjà exposée, il y a longtemps, en 1981, dans un autre lieu prestigieux : l'Académie italienne des sciences forestières.

Selon cette théorie la "*gestion durable*" pose le principe de l'irréversibilité, en s'appuyant sur un fondement éthique : la nécessité d'assurer la permanence de la ressource forestière pour les générations futures. La *fonctionnalité biologique* implique une conception systémique : la forêt est un système qui n'est jamais ni donné, ni

fini. Aussi, semble-t-il toujours sur le point de se désagréger et de disparaître. L'*utilisation* enfin préfigure la gestion. Et cela ne peut pas ne pas tenir compte des réalités les plus différentes et variées : à savoir l'environnement et le contexte humain (16).

(16) Cette sylviculture rencontre l'approbation de tous car elle se fonde sur le principe du respect de l'environnement. Cela ne signifie point l'abandon de la forêt à elle-même ni le renoncement à son utilisation. Cela veut simplement déclarer que l'on agit de façon à donner la priorité aux exigences de la forêt par rapport à celles de l'homme. C'est-à-dire que l'on considère la forêt non pas comme un ensemble d'arbres, mais comme un système complexe caractérisé par une structure dont le contenu informel est élevé et capable de s'adapter aux variations des conditions extérieures et ainsi d'évoluer suivant des formes toujours différentes.

En sylviculture, appliquer un modèle déterminé signifie activer les synapses du système de telle façon que le moment structurel, le moment cultural et le moment gestionnaire coïncident. Les interactions entre ces moments agissent comme des catalyseurs qui accélèrent les rythmes biologiques et évolutifs du système et en décident les structures et les formes. Néanmoins, les modèles jusque-là adoptés ne satisfont pas toujours tout le monde. Au contraire, très souvent, ils provoquent la perplexité et parfois même une véritable contestation.

Les motifs en sont à rechercher dans le modèle linéaire qui caractérise la pratique forestière. Aux coupes d'éclaircies succèdent logiquement des coupes de régénération qui parfois consistent à raser temporairement des parcelles entières de forêt. Ainsi, quand de telles interventions sont indispensables, et même en admettant qu'elles seules permettront d'obtenir une régénération naturelle et par

conséquent le maintien de l'état boisé, elles représentent un indice flagrant d'exploitation, et donc provoquent, à coup sûr, des phénomènes de rejet.

Sur tout cela on peut être d'accord ou pas, le problème n'en subsiste pas moins et c'est une source de préoccupations. Il est donc indispensable d'adopter des systèmes et des méthodes qui évitent de tels inconvénients, de manière à satisfaire la demande croissante de valorisation des prétendues "*fonctions sociales*" des forêts. Eh bien, cela suppose l'adoption d'un système cultural de type non linéaire. Un système qui d'un côté, évite de mettre en œuvre des mesures qui heurtent la sensibilité de ceux qui font usage de la forêt avec respect et amour ; et de l'autre, tend à imiter les formes naturelles. Un système de type récurrent, donc. Et, le choix d'un tel système représente malgré tout une pierre d'achoppement, un frein qui définit la *frontière du possible*.

désagrège pas, elle ne se dégrade pas. Au contraire, elle se régénère et devient plus vigoureuse encore.

Il existe également des méthodes de gestion désormais codifiées qui donnent un sens et une valeur à un tel principe. Un exemple? Le succès dans le monde forestier - presque toujours rebelle, et probablement à juste titre, aux nouveautés - de la *méthode du module cultural*. Méthode qui, dans ses interprétations diverses et variées, représente une véritable révolution dont, sans doute, l'incidence n'a pas été très bien comprise et par conséquent, pas encore correctement évaluée et discutée.

C'est donc une révolution dans le sens technique et culturel, naturellement. Parce que contrairement à ce qui se faisait dans le passé, elle donne la priorité aux exigences de la forêt. On agit sur la base de l'expérience et de l'*intuition forestière*. C'est-à-dire qu'on opère avec un *empirisme qualitatif*, avec l'intention de conserver des forêts vigoureuses et fonctionnelles. Et surtout -aspect tout à fait significatif - on considère la forêt comme *sujet* et non comme *objet* (CIANCIO, 1991). Et, précisément à cause de cela, on lui

13. - Le manuel du savoir-vivre écologique : application de la méthode du "module cultural"

La recherche a permis d'identifier et de déterminer divers systèmes bâtis sur ce modèle. Nous avons élaboré et proposé l'un d'eux qui est le "*module cultural*". Il se fonde sur un principe élémentaire : chaque pratique culturale est l'aboutissement logique des pratiques antérieures et le point de départ des pratiques futures. Dans cette opération, chaque étape s'appuie sur une exigence : celle de ne pas simplifier la structure. De conserver la *biodiversité* de la forêt. En vérité, on procède en tenant compte des progrès techniques et expérimentaux tirés des étapes précédentes.

C'est donc un système simple et élégant ; une méthode compréhensible par tous, parce qu'elle procède d'une série de normes auto-restrictives,

librement choisies, rassemblées dans ce que l'on pourrait appeler le "*manuel du savoir-vivre écologique*" concernant la foresterie ; une façon d'opérer fondée sur le respect des équilibres bio-écologiques. Elle revêt d'ailleurs une importance toute particulière à partir du moment où les forestiers sont dans le collimateur de tous.

La forêt ne meurt pas, si on l'exploite correctement. Chaque intervention devient, à la fois, vérification du passé et proposition pour l'avenir. On opère par petites touches *prudentes, continues et diffuses* (17). Et c'est dans cette triple dimension que se dessine, précisément, le centre focal du système : s'il arrive qu'un arbre s'abatte, la forêt ne change pas d'aspect, elle ne se

(17) Cette culture diversifiée au cas par cas, puisque chaque forêt a son originalité et qu'elle est donc différente de toutes les autres, c'est un système parfaitement concevable (Ciancio 1992). En définitive, la gestion de la forêt n'aura d'avenir qu'à condition de ne vouloir la soumettre ni à une forme culturale prédéterminée ni à une règle immuable.

En fait, selon le principe original introduit au début du siècle par Alfred Moeller (1932), avec sa théorie de la forêt permanente (*dauerwald*), c'est la forêt qui doit indiquer au forestier quelle devrait être la forme de son action et non le contraire (Ciancio, 1991). Autrement dit, que les caprices de l'homme ne doivent pas l'emporter sur les exigences de la forêt. Et c'est justement pour cela qu'ils ne peuvent en établir, a priori, les normes et les modalités culturales. Les principes de la science forestière sont ainsi renversés : curieusement ici, en inversant l'ordre des facteurs, le produit change et même de façon très significative.

donne la dignité qu'elle mérite (18). Comme de juste, ceci n'est valable que si l'idée directrice est celle de la *biodiversité* et de l'*unicité* du monde vivant. Dès lors, on voit disparaître également les scories culturelles inhé-

rentes à ce "*technicisme*" exacerbé qui poussait inévitablement à la création de forêts artificielles, à structure simplifiée, insuffisamment longévives et excessivement fragiles.

14. - Un problème qui concerne tout le monde ne peut être résolu que par tout le monde

La doctrine sylvicole n'est pas une loi immuable, c'est une recherche perpétuellement soumise aux changements dus au progrès des sciences et de la société. Les forestiers, bousculant les schémas antiques et les vieux

préjugés, vont de l'avant vers des temps nouveaux. Ils s'acheminent sur de nouveaux sentiers. Ils ont à cœur, non seulement de comprendre le langage de la forêt et de n'intervenir qu'à la lumière de la connaissance, mais encore, de s'initier aux vicissitudes de la nature humaine.

Tous savent ce qu'est la forêt, mais tous ne réalisent pas que c'est une référence capitale dans notre universelle aspiration à rendre viable le présent et possible le futur. Mais le fait même d'être actif et non passif n'est pas une raison suffisante, soit pour retourner aux errements anciens, soit pour remettre en question le passé. C'est plutôt l'occasion de repenser le présent, avec la modestie du savant qui sait qu'il ne sait rien ou si peu.

La forêt intéresse tout le monde, mais bien sûr et tout particulièrement, les forestiers. Cependant, pour eux, la partie la plus difficile n'est pas encore jouée : elle consiste à obtenir consensus et crédibilité. Le fait est que le consensus ne peut être imposé. Il se conquiert. Et pour le conquérir il est nécessaire que les connaissances acquises et celles que l'on peut encore acquérir, soient soumises à l'appréciation d'une communauté beaucoup plus vaste que ne l'est la communauté scientifique. On ne peut pas ne pas être d'accord avec Friedrich DURRENMATT quand il affirme que : "Un problème qui concerne tout le monde ne peut être résolu que par tout le monde. Toute tentative pour résoudre individuellement et pour son propre compte ce qui regarde tout le monde, est vouée à l'échec".

(18) La forêt sujet, justement et non objet, comme on la voit la plupart du temps. Or, cette idée-force, sans doute parce qu'on la considère comme trop bizarre, n'a été accueillie que par un très petit nombre de forestiers, et parmi ceux qui gravitent dans le monde de la recherche, par un nombre encore plus restreint d'entre eux. Cela n'est pas surprenant, car comme toujours : dans le monde forestier, tout bouge suivant les "temps forestiers", qui sont longs, parfois très longs. Mais concrètement, que suppose cette idée-force ? En schématisant les choses, elle implique ne pas penser à la forêt comme à un outil ; ou, si l'on préfère, comme à une usine à produire du bois : ou bien, selon l'usage actuel, comme à une machine à emmagasiner du gaz carbonique, etc. Au contraire, cela nous engage à penser à la forêt comme à un sujet de droit. Dans le monde de la science, les "bonds en avant" ne peuvent être réalisés qu'à l'aide d'idées qui paraissent bizarres au premier abord. Niels Borh rejetait toute idée conservatrice par un verdict lapidaire : "elle n'est pas assez folle". L'idée de la forêt sujet est peut-être "assez folle" pour permettre ce "bond en avant" indispensable au développement et au progrès des sciences forestières. La forêt sujet de droit, donc ; si l'on examine cette question sans préjugés, c'est bien à partir d'elle que l'on peut définir une nouvelle sylviculture.

La validité et l'utilité pratique de la pensée forestière se mesurent donc à l'aune de sa cohérence avec les traditions culturelles et de sa concordance avec les objectifs et les espoirs de la société. Ceux qui prétendent échapper à cette règle, comme cela arrive souvent, se font bien des illusions.

D'autre part, l'échelle de priorité des problèmes à affronter dépend des changements qui peuvent survenir dans la société. La démonstration est dans les faits. Il suffit de penser à ce qui a été dit ci-dessus à propos des systèmes complexes et de la prétendue "*conscience écologique*" - définie par Luisella BATTAGLIA - qui a conduit à la découverte de l'unité structurelle et fonctionnelle du monde vivant. En définitive, la "*biodiversité*" a introduit un heureux désordre parmi les hiérarchies artificielles dans lesquelles une technicité exacerbée avait enfermé la forêt. Cela la rend encore plus séduisante. Et, si pour une fois, il est permis de simplifier, nous affirmons, avec Henry MILLER, que "le désordre n'est, en fait, qu'un ordre incompris".

15. - Un message clair de progrès, de culture authentique et de civilisation

Une société qui avance vers de nouvelles perspectives doit prendre en charge concrètement "*la question forestière*" et, donc, la gestion rationnelle de la forêt. Notre pays est un pays riche ; il ne peut pratiquer une sylviculture de pays pauvre, comme cela s'est déjà produit et comme, malheureusement, on continue de le perpétrer sur la forêt. C'est-à-dire qu'on lui inflige une exploitation minière : on prend tout sans rien donner. Il faut mettre un frein à cet état de chose et

s'ingénieur à renverser une telle tendance.

Mais la sylviculture, on le sait, est une activité qui comporte de gros investissements et de faibles revenus. Donc, en termes financiers, elle est toujours faiblement rémunératrice et, de plus, elle ne rapporte qu'à long terme. De là, la crise. Si l'on veut pratiquer une sylviculture de pays riche, comme cela s'avère nécessaire, juste et opportun, il est indispensable, de réserver et d'investir une part modique du revenu national dans l'extension et, surtout, dans l'amélioration du patrimoine forestier, sinon, il y a risque d'abandon total.

La forêt, aujourd'hui, est exposée à de nouveaux dangers. Elle n'est plus menacée par la coupe abusive destinée à satisfaire des besoins de première nécessité, mais elle l'est par un processus sans visage et sans âme : une pseudo-culture qui sait tout des prix mais rien des valeurs, et qui rend nécessaire l'inutile et superflu l'indispensable. A l'opposé, émerge une forte tendance à maintenir la forêt intacte, comment dire, sous une cloche de verre imaginaire. On peut refuser cette évidence. Mais, même si une telle pseudo-culture est inacceptable, le fait de nier l'évidence l'est encore plus.

La crise vers laquelle glisse peu à peu le secteur forestier remet en question et en mouvement des équilibres qui, jusqu'à présent, semblaient immuables. Elle contredit un ensemble

de concepts arachnéens dans lesquels la réalité forestière semblait prise au piège et comme momifiée. Elle fait pièce, impitoyablement, à ceux qui considéreraient, jusque là, de nombreuses règles comme sacro-saintes. Mais précisément la crise, en tant que telle, représente aussi un défi : la recherche d'horizons insoupçonnés et l'approche d'une solution à la "question forestière". Elle implique une réponse adéquate un engagement

solennel à l'effort responsable, une invite à réduire la fracture entre nature et culture, une exhortation à édifier une nouvelle synthèse qui élimine les ambiguïtés existantes, une requête pour l'élaboration d'une pensée forestière émancipée des dogmatismes et porteuse de la notion de "valore bosco". Voilà un message clair de progrès, de culture authentique et de civilisation.

O. C.

Bibliographie

- CIANCIO O., 1991 - *La Selvicoltura oggi*. L'Italia Forestale e Montana. Anno XLVI. Fax. N. 1 : 7-20
- CIANCIO O. NOCENTINI S., 1994 - *La gestione forestière des zones protégées* disponible auprès de Forêt Méditerranéenne
- GIACOMINI V., 1964 - *Equilibri biologici e produttività biologica delle foreste*. Annali dell'Accademia Italiana di Scienze Forestali. Vol. XIII : 17-35
- LEIBUNDGUT H., 1960 - *Risultati delle ricerche in foreste vergini europee*. Annali dell'Accademia Italiana di Scienze Forestali. Vol. IX. : 227-287.
- MANDELBROT B., 1990 - *La geometria della natura*. Theoria.
- MOELLER A., 1932 - *Der Dauerwaldgedanke. Sein Sinn und seine Bedeutung*. Berlin.
- PEDROTTI F., 1982 - *Ecologia e natura in S. Francesco D'assisi*. Atti del Convegno "il messaggio di S. Francesco e l'Ecologia". La Verna, Arezzo, 137-148.

Résumé

L'auteur aborde la "question forestière italienne" en s'efforçant de dépasser les aspects techniques et en mettant en évidence quelques uns des multiples paradoxes qui sont à l'origine de la crise actuelle du monde forestier.

L'évolution survenue dans l'opinion publique à l'égard de l'usage des ressources naturelles et, en particulier, de la forêt, demande un véritable "aggiornamento" aux sens, à la fois culturel et technique.

Au défi lancé par la crise du secteur forestier, l'auteur répond à travers la recherche des perspectives envisageables, ou mieux, par la réduction de la fracture entre nature et culture et par l'élaboration d'une pensée forestière libérée des dogmatismes et fondée sur la "valore bosco" c'est-à-dire à la fois sur la biodiversité et sur l'unité du monde vivant.

Summary

Some of the many paradoxes that are at the basis of the crisis of Italian forestry are

examined from a point of view that is not merely technical, but mainly cultural and epistemological.

The change in the way society regards use of natural resources requires a technical and cultural revolution in forestry.

The challenge posed by the forestry crisis can be met by searching for the possible horizon, healing the fracture between nature and culture and working on a forestry project free from dogmatic thought and based on the complexity and unity of the living world.

Riassunto

La crisi che il settore forestale italiano sta attraversando da qualche decennio, è riflessa nei numerosi dibattiti che si sono svolti : le varie soluzioni proposte hanno avuto tuttavia esiti indeguati.

Oltre il settore forestale italiano sono in crisi il mondo scientifico e tecnologico e la società moderna.

Le mutate esigenze di quest'ultima nei confronti del bosco, le riposte inadeguate a livello scientifico-tecnico, soprattutto per

quanto concerne la necessità sempre più sentita di operare nel rispetto dell'ambiente, richiede una vera e propria rivalutazione in senso culturale e tecnico.

Occorre guardare al bosco come soggetto e non come oggetto, comprendendone appieno la complessità, non costringendolo in forme e strutture tendenti alla semplificazione, rispettandone quindi il grado di disordine, proprio dei sistemi naturali, operando con interventi cauti, continui e capillari basati sull'esperienza e sull'intuito prima che su preconcetti ed esasperati schematismi tecnici.

La selvicoltura, di conseguenza, si deve configurare come una dottrina scientifica in continuo mutamento, attenta ai nuovi sviluppi del pensiero scientifico quanto alle nuove e radicali esigenze della società.

Alla sfida posta dalla crisi del settore forestale si risponde quindi attraverso la ricerca dell'orizzonte possibile, superando la frattura tra natura e cultura e elaborando un pensiero forestale emancipato da dogmatismi e portatore del "valore bosco".